

*Le langage  
des Maux*



*Le langage  
des Maux*

*Ma vie en poésie*

Marie Velysters

Recueil autobiographique

Copyright © 2020 – Marie Velysters

Tous droits réservés dans tous pays

ISBN : 979-10-359-2803-2

Dépôt légal : septembre 2020

Éditeur : Marie Velysters

Achévé d'imprimer en France

À tous ceux qui ont cherché à me nuire  
À ceux qui ont abusé de leur autorité  
À mon père qui n'aurait jamais voulu l'entendre  
À ma mère qui n'aurait jamais voulu y croire  
À mon amour qui a le droit de savoir  
C'est ici ma vérité au grand jour  
C'est ma vie révélée sous noble forme.

*M.V*



## *Préface*

Même sous leurs plus beaux apparats littéraires, ces mots resteront les héritiers de mes maux.

À travers ce recueil de poèmes lyriques, j'ai, durant six années, procédé à mon auto thérapie.

Ces lignes, qui retracent mes expériences de la vie, sont autant le reflet de mon éducation, celle qui a forgé mon personnage d'aujourd'hui.

Un vécu qui pourrait quelques fois déranger, mais que j'ai dévoilé à travers rimes, personnifications et anaphores afin de donner une autre dimension aux mots.

Quel que soit ce qui a pu m'être dit ou fait, les souvenirs s'imposent en compagnons de route et cinquante années après, je me dois d'avancer.



## *Introduction*

D'aucuns n'ont consenti, depuis l'aube des temps  
Au profit de leurs droits, délaissant leurs devoirs,  
Que pour hériter d'éloges de leurs enfants  
Ils doivent léguer une part de leur histoire.  
Provoquer la motivation, semer le bien,  
Dévoiler son amour, accorder son crédit,  
Procurer les atouts qui construisent demain,  
Furent bannis à l'avantage du mépris.

Même s'il n'est aisé de transmettre un savoir  
Certains, contournant la voie de la tolérance,  
De leurs apprentis, ont annihilé l'espoir  
À travers des préceptes emplis d'incohérences.

D'autres ont, par méchanceté ou folle inconscience  
Sur le faible et sur l'innocent, osé l'abus.  
Si pour blanchir l'honneur il faut de la patience  
Alors ces faux vainqueurs un jour, seront vaincus.  
Nombreux ceux qui dès l'aube ont sali ma personne.  
Physiques ou morales, mes plaies demeurent encore  
Et leur triste audition tantôt, en moi, résonne  
Obstruant quelques fois l'accès à mes accords.

J'exprime ouvertement mes regrets, mes douleurs  
Mais je n'attends plus rien de chacun des auteurs.  
Et si cette vérité ne vous a pas plu,  
Mes mots sont couchés, à bon entendeur, salut!



# *Chapitre 1*



*Souvenirs d'enfance*

## *Souvenirs d'enfance*



Préceptes peu moralistes .....	13
De la pensée subjective .....	15
Aveugle est l'amertume .....	16
Tolérance en transparence .....	17
Aux études citoyens .....	19
Désaccord majeur sur accord mineur .....	21
L'effort sans le réconfort .....	23
Qui aime peu châtie bien .....	25
Honni soit qui porte mépris .....	27
Rituels exotiques .....	28
Agapes dominicales .....	30
Trahisons et confessions .....	32
Sœurs et frère venus d'ailleurs .....	34
Mémorables mises en scène .....	37
Par la seule force des mots .....	39

## *Préceptes peu moralistes*

Les accords de la vie partialement transmis  
En mon esprit d'enfant, n'ont pas trouvé leur place  
Mais bousculé ma jeunesse et son harmonie  
Pour au fil du temps s'avérer inefficace.

Quand je parcours les abysses de ma mémoire  
J'ai souvenir qu'à l'aube de mon plus jeune âge  
On m'apprit qu'il existe des êtres à ne pas croire  
Et ceux qui ne révèlent aucun heureux présage.

Ceux dont le mode de vie est juste à bannir  
Ou dont la seule expression prête à dérision.  
Certains à côtoyer et surtout d'autres à fuir  
Sans valables raisons, sur simple décision.

À deux pas de chez nous étaient ces gens à fuir  
En tout cas c'est ce qu'on nous avait mis en tête.  
L'homme, la femme, qu'on pensait devoir punir  
Parce que selon nous, ils n'étaient point honnêtes.

Les adultes affirmant qu'ils étaient quimboiseurs<sup>1</sup>,  
Les enfants pensaient exorciser ce quimbois<sup>2</sup>.  
On attendait que du déjeuner ce fût l'heure  
Leur marmite installée sur le charbon de bois

Par delà la clôture qui nous sépare  
Alors on s'approchait puis on la renversait.

La notion de beauté je l'attrapai au vol  
Un tour d'horizon et je me fis mon idée.  
Alors je l'appliquai dans la petite école  
Sur ma camarade qui n'avait rien demandé.

---

1 Sorciers

2 Sorcellerie

Une insidieuse pichenette et me voilà  
Jugeant un physique qui ne me plaisait pas  
À infliger des sanctions par ici, par là  
Sans mesurer l'ampleur de ce piteux faux pas.

Si seule une victime a subi mon affront  
J'espère qu'aujourd'hui j'accède à son pardon.

S'enchaîna ensuite la notion de couleur  
Si tant est qu'on se doit d'y porter attention  
Marquant mon éducation comme une valeur  
Qui dut s'imposer à certaines relations.

« Comment peux-tu embrasser un garçon si noir ? »  
Me reprocha-t-on à la sortie du lycée.  
Ce concept qui jadis demeurait accessoire  
Dans ma philosophie, fut reconsidéré.

Tant de notions de base aux instincts ravageurs  
Et tant d'autres encore mutilées, erronées  
Pour la seule fierté de moralisateurs  
Voulant tout bonnement, leur devoir, appliquer.

L'âme de ma jeunesse avait pourtant besoin,  
De sa naïveté avoir pleine jouissance  
De ne pas se soucier du moindre petit point  
Qui pourrait estropier l'étape de l'enfance.

## *De la pensée subjective*

Pour, autrefois, maîtriser l'art du bien parler  
Nous nous cantonnions à l'usage du français.

Notre beau dialecte ne devait circuler  
Sous peine d'engager notre procès.

La « langue des esclaves » n'était pas correcte  
Et n'avait pas sa place dans notre famille.

L'on devait maintenir une âme vigilante  
Pour ne laisser s'échapper la moindre brouille.

J'avais entendu dire, à l'époque du reste  
De parents trop soucieux qu'on serve de modèle  
Que le patois était pour gens de vie modeste  
Et que dans le foyer il n'avait pas part belle.

Les défavorisés rejetés par défaut  
Ont coiffé la couronne de l'incompétence  
Celle de ne savoir s'exprimer comme il faut  
En ne bénéficiant d'aucune diligence.

Hommes estimés futiles ou inintéressants  
Manquant de savoir-vivre ou bien trop engagés  
Affublés des critiques de nos bien-pensants  
S'octroyant les qualités de pouvoir juger.

Gens de mauvaise presse à croire nos aînés  
Qui ne méritaient point notre fréquentation  
Honorés d'un surnom qui leur était dédié  
Celui de Tchoupèpè<sup>3</sup>, à visée de sanction.

Aussi aujourd'hui je me demande parfois :  
Étions-nous cet exemple qu'on nous laissait croire  
Pour nous autoriser à penser de bon droit  
Que les autres n'ont d'idées à faire valoir ?

## *Aveugle est l'amertume*

Le privilège que nous offrent les repas  
De pouvoir échanger les doutes traversés,  
Demander des conseils, soumettre les tracas  
Certaines de nos gênes, nous débarrasser,

À notre table, ce n'était qu'une illusion  
Car nombreux soliloques paraient les diners.  
L'oreille d'une mère soumise aux tensions  
Écoute simplement sans pouvoir apprécier.

À cela point de choix car il fallait se taire  
Se taire et écouter un père disposé  
À annoncer aux siens ce qu'il entendait faire  
Auprès de collègues, tous autant méprisés.

Aversion justifiée aux dires de l'auteur  
Qui avouait endurer des discriminations,  
Procédés déloyaux de collaborateurs  
Pour évincer le témoin de leur corruption.

Noyé dans sa souffrance, aveuglé par la haine  
L'homme n'avait pas su apprécier la valeur  
Du noyau familial pour évacuer ses peines  
Écouter un avis pour freiner ses ardeurs

Puisqu'une fois entouré de femme et enfants  
Faisait part de ses plans pour sauver son honneur.  
Surtout ne pas montrer le moindre agacement  
Il pouvait s'emporter et attrister les cœurs.

Les frêles esprits qui accordaient leur attention  
Et n'osaient pas faire part de leurs émotions  
Auraient aimé avoir une oreille attentive  
Pour capturer les maux de leur vie affective.

## *Tolérance en transparence*

Bien se tenir fut des repas, le leitmotiv  
Mais alors estimant ni subir ni séduire  
Déferlements de rots, flatulences jouissives  
Du maître de maison qui aimait à en rire.

Si en revanche un simple écart on s'octroyait  
Parti d'une pensée qui nous avait trahis  
Un regard menaçant et l'homme s'imposait  
Quelques mots bien placés et l'on avait compris.

Le savoir-vivre était, comme pure évidence  
Valable pour les autres et surtout pas pour lui.  
Celui qui fièrement, dictait les convenances  
Les avait pour ses aises expédiées dans l'oubli,

Puis instamment exigé que tous les copains  
Souhaitant s'allier, devaient montrer pattes blanches.  
Tous ceux qui n'étaient de bonnes manières empreints  
Se voyaient condamnés à réprimandes franches.

Si de notre logis ils voulaient profiter  
Pendant quelques instants et jouir de bon temps  
Il fallait fournir un curriculum vitae  
Donner les antécédents de leurs ascendants.

Il était essentiel pour père protecteur  
De connaître les relations de ses enfants  
Afin de combattre un essaim perturbateur  
En tout cas en était-il convaincu longtemps.

Étions-nous confrontés à tant de précautions  
D'étroites surveillances et puis de confusions  
Au titre d'un passé empli de frustrations?  
Ou du bien faire excluant toutes concessions?

Mais si cette expérience est celle du passé  
Elle a conditionné les lignes du futur.  
Tout ce qui est vécu ne peut être effacé  
Et me prie d'accepter de l'humain, la nature.

## *Aux études citoyens*

Deux kilomètres à pied matin, midi et soir  
Quelle que soit la saison on actait la bravade.  
Des intimidations de voyous de trottoirs  
Aux agressions physiques de nos camarades.

Au détour d'une voie sur le trajet d'école  
Comme des parasites, inactifs permanents  
Des vauriens proféraient d'indécentes paroles  
Aux regards ingénus des fillettes passants.

Je priais chaque jour pour ne pas les croiser  
Ces morts-vivants en charge de la société.

Puis à l'issue des cours, agressée me voici :  
Avide de victimes, ce jeune quidam  
Voulant à tout prix libérer sa frénésie  
Dont il fallut si peu pour qu'elle virât au drame

Brandissant ses ciseaux, se dirigeant vers moi  
Sans même réfléchir, avait trouvé sa proie.

Pour encore évoquer ce qui fut ma hantise :  
Libérés de leur chaîne certes par mégarde  
De hargneux quadrupèdes sujets de méprise  
Aboyaient crocs sortis, échappant à leur garde.

Vers mon domicile n'osant pas avancer  
Point d'alternative, il fallait les affronter.

Quant aux intempéries qui avaient libre cours  
C'était chose courante à notre météo.  
Pour ne pas s'enrhumer, cet amusant recours  
Où l'on se retrouvait étoffé de journaux.

Nos mésaventures ne devaient empêcher  
De garder tête haute et puis de bien bûcher.

Aux études l'apathie était à bannir  
Car l'élève exemplaire engendrait la fierté.  
Et l'on autorisait l'enseignante à sévir  
Pour ne point ternir solide notoriété.

J'aurais préféré ne pas y croire parfois  
Mais l'établissement refoulait une aigreur  
D'enseignants assoiffés de nous user les doigts  
Exhibant leur plaisir à provoquer nos peurs.

Nous craignons ces aînés qui semblaient tous de mère  
Pour nous indisposer et eux se défouler.  
Afin de nous acculer à la moindre brèche  
Un accord parental suffisait à donner.

À fin de délaissier ce monde bien rebelle  
Lissant mon univers d'un trait de narcissisme  
Je me laissais croire que j'étais la plus belle  
Et de ces effrontés, j'ignorais le cynisme.

En effet de ma mère, j'avais souvenir  
Qu'elle paraît mes cheveux de longues anglaises  
Déviant tous les regards, envieux à en frémir.  
Il fallait bien trouver situation qui plaise !

Ainsi j'agrémentais mes journées orageuses  
Par de piètres atouts ou quelques doux espoirs  
Et en compensation, mon âme voyageuse  
Évitait de la sorte de broyer du noir.

N'avoir pu m'épanouir dans la stabilité  
Fut très dérangeant en tant que jeune apprenant.  
Composer avec pression et promiscuité  
J'ai dû le vivre jusqu'à mes vingt-et-un ans.